

INTERVIEW DE DOMINIQUE ABEL, FIONA GORDON ET BRUNO ROMY

Y'a d'la rumba dans l'air

Propos recueillis par Mélanie Carpentier pour Evene.fr

Photos (c) Sébastien Dolidon - Mai 2008

Un couple tombe et se relève, retombe et se relève, reretombe puis se rereleve... Voilà en quelques mots l'histoire de 'Rumba', petite pépite belge pleine d'énergie et d'émotion présentée à la Semaine de la critique. Rencontre originale avec les trois clowns qui ont commis cette œuvre.



Dominique Abel l'a confié en présentant son film : *"Je n'allais pas venir à Cannes sans vous ramener un petit quelque chose de Belgique. J'ai donc choisi la pluie !"* Rien de tel que la générosité belge : cinq jours qu'il pleut sur Cannes. Autre cadeau caché dans les valises, 'Rumba', film d'une heure et quart tout

droit sorti de l'univers burlesque de trois compères : Dominique Abel donc, le plaisantin de la bande. [Fiona Gordon](#), sa femme, diplômée en art dramatique à l'université de Windsor et [Bruno Romy](#), l'ex-prof de maths, gérant de supermarché, clown et régisseur de théâtre. Trois spécimens hauts en couleur qui, depuis [L'Iceberg](#) en 2005, affichent dynamisme et absence totale de conformisme sur l'écran noir du cinéma européen. Rencontre pluvieuse et sympathique autour d'un long métrage drôle et excentrique.

Quelle histoire nous raconte 'Rumba' ?

Dominique Abel : C'est l'histoire d'un couple heureux abandonné par la chance. Le destin va leur jouer un tour et les faire trébucher et trébucher encore.

Que vouliez-vous montrer dans ce film ?

DA : Nous sommes un peu des clowns. Nous voulons faire rire les gens en montrant nos propres travers, notre fragilité et notre maladresse. Dans 'L'Iceberg', nous racontions la quête d'une femme qui se réveille un jour et a envie d'aller voir ailleurs si elle y est. Dans celui-ci, nos deux personnages sont très heureux, ce sont des passionnés de danse latino. Un jour, ils



[Zoom](#)

sont victimes d'un accident de voiture qui va les empêcher d'exercer leur passion et les faire dégringoler jusqu'au fin fond de la cave.

Fiona Gordon : Nous voulions exprimer une sorte d'optimisme inébranlable, l'espoir inépuisable de l'être humain. Notre couple représente le summum du bonheur.

Autre personnage, Gérard, le suicidaire. Que représente-t-il ?

DA : Gérard, interprété par Philippe Martz : c'est un suicidaire foireux. On ne sait pas pourquoi mais il est malheureux. Il essaie de se suicider mais rate à tous les coups. Il n'a pas de chance dans le suicide. (*rires*)

Quel est le point commun à tous ces personnages ?



FG : Ils n'ont rien à dire sur leur vie. Ils sont beaucoup plus petits que le monde dans lequel ils évoluent. Ce monde, trop grand pour eux. Ils sont menés par le bout du nez. Il y a celui qui veut mourir et n'y arrive pas et ce couple qui veut vivre mais qui rencontre des obstacles.

Vous croyez que le couple parfait existe ?

DA : On est toujours dans l'imaginaire, jamais dans le naturalisme et l'humanité. C'est notre vision du couple parfait. **Le bonheur c'est comme un gros artichaut, on doit enlever les feuilles pour voir si y a un cœur au milieu.** Dans notre film, on part d'un gros artichaut tant qu'à faire, sinon ça va trop vite. A la fin il ne reste que l'amour, un peu égratigné mais bien vivant.

FG : Et puis si on est heureux au début, ce n'est pas parce que l'on croit aux couples heureux, c'est pour mieux tomber après. Nous montrons que le bonheur est éphémère. Nous mettons en scène deux situations extrêmes. Le bonheur est quelque chose que l'on doit attraper au vol.

Comment définiriez-vous votre style ? Quelles influences le nourrissent ?

Bruno Romy : On aime les clowns du cinéma muet qui jouent sur deux axes : un cinéma populaire, drôle et accessible et un cinéma d'auteur inventif et raffiné.

DA : [Keaton](#), [Chaplin](#), [Laurel et Hardy](#). Ces comiques étaient très physiques. C'est la télé qui a rendu les comiques bavards. Elle était petite - encore qu'aujourd'hui il y a des écrans plats géants - donc on



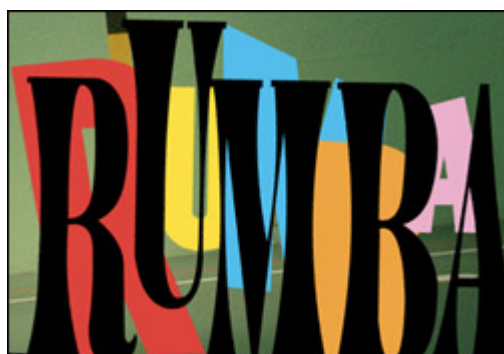
cadrait serré sur les visages. Alors, on s'est mis à parler. Ça a donné cinquante ans de stand-up comique. **Nous, nous aimons observer les corps, car ils expriment énormément de choses.** Notre jeu est centré sur le langage du corps. La narration est simple pour que le spectateur s'intéresse au jeu des acteurs. Cela ne nous empêche pas de parler - nous ne sommes pas des mimes - mais on souhaite se laisser entraîner par le mouvement.

D'où votre application à filmer les corps en mouvement ?

DA : On cherche notre propre manière de faire du cinéma. Nous ne suivons pas trop les codes traditionnels. Nous avons cet amour de la chorégraphie, du corps. **On préfère les plans fixes qui permettent aux corps de parler, de s'exprimer et de donner son rythme.** L'acteur aussi doit trouver son rythme. Si on ajoutait des mouvements de caméra : des gros plans, des zooms... C'est un rythme technique qui prendrait le dessus. C'est le corps qui doit bouger et non la caméra.

FG : La fixité de la caméra met l'accent sur le cadre et le contenu de l'image. On joue avec les entrées et les sorties, les arrière-plans. »

Votre film regorge également d'astuces visuelles...



FG : Notre passé théâtral et clownesque pour Bruno nous permet de nous approprier le cinéma. La grande différence entre le cinéma et le théâtre, c'est que sur scène on n'a jamais accès au réalisme. On ne se promène jamais avec une forêt. On doit utiliser l'imaginaire et la complicité avec le spectateur pour donner l'illusion d'une forêt. Voilà comment le théâtre et le cirque ont influencé notre travail. C'est un choix de bricoler. **Quand on fait des effets spéciaux et des montages très très efficaces, on est époustoufflé par**

la technique. Nous, nous essayons d'amener le public à jouer avec nous, à faire semblant avec nous.

Et pourquoi la rumba ?

FG : Dans nos créations, il y a toujours eu de la danse. On aime inventer des chorégraphies. On s'inspire de danse clownesque, de danse contemporaine, de comédies musicales...

DA : La rumba est une danse profonde, physique et sensuelle. Ça ressemble à une parade nuptiale animale. Ça collait bien à ce que l'on voulait faire.

Comment se construit un film comme 'Rumba' ?

FG : Au départ, on a juste un canevas : Fiona et Dom n'arrivent pas à dormir ; Fiona et Dom sont en retard pour le concours de danse, ils doivent se changer dans la voiture. Et sur ces

thèmes, on improvise. Parfois, des paroles sortent, parfois pas.

C'est votre originalité qui vous conduit aujourd'hui à la Semaine de la critique ?

DA : C'est pour cela qu'on est en Séance spéciale. Une comédie joue toujours dans des cases "spéciales" et notre style poético-burlesque est une raison de plus pour faire partie de ces "séances spéciales". On s'y trouve bien.

FG : La Semaine de la critique, c'est pour moi l'ouverture vers des styles moins conformes, ou polémiques. Nous ne sommes pas dans la polémique, mais les gens se demandent souvent si ce que l'on fait est du cinéma.

Quel rapport entretenez-vous avec la France ?

DA : La presse française nous a vraiment épaulés à nos débuts. Dans nos films, il n'y a pas de stars, pas de dialogues, pas de psychologie... ils étaient là au bon moment ! Ça nous a beaucoup aidés.



Et comment se porte le cinéma belge ?

DA : Il y a concurrence entre les Belges, y en a trop !

BR : Y a jamais trop de Belges...

DA : La Belgique est un pays qui n'existe pas. Nous sommes des francophones, des Flamands, des germanophones. Ce pays était le champ de bataille de la France et de l'Allemagne pendant des siècles. Et puis ils se sont dit qu'il fallait qu'ils arrêtent, alors ils en ont fait la Belgique. Dans l'esprit belge, il reste ça. On ne sait pas très bien qui on est, mais en même temps on est nourri d'un tas d'influences. Et ça donne quelque chose de riche, notamment dans le cinéma.

F

G

:

L

a

p

r

e

u

v

e

,

n

o

t

r

e